

« Mon âme est triste comme l'ombre d'un nuage » La vie d'un colon racontée par lui-même

Joseph Martin

1870, la date nous paraît encore proche et cette histoire d'un colon racontée par celui-là même qui l'a vécue nous semble bien extraordinaire et touchante. Écoutons-là avec respect et admiration.

La guerre de 1870-71 terminée et l'Alsace et la Lorraine annexées à l'Allemagne, notre seul moyen d'échapper à la botte allemande était d'émigrer. Mon père avait d'abord l'intention d'aller en Amérique, mais comme beaucoup d'Alsaciens, il avait finalement décidé d'aller en Algérie, territoire français à la porte de la France.

Au mois d'août 1872, mon père s'est rendu à Belfort afin d'opter pour la France et le mardi 24 septembre, nous avons quitté Colmar. Le 29 au soir nous étions à Constantine. J'étais alors dans ma dix-septième année. Deux jours après notre arrivée, il fallait partir. Pour nous rendre à Sidi Khalifa le 1^{er} octobre, il y avait six prolonges conduites par des hommes du train d'artillerie.

Avant de charger nos bagages et nous-mêmes, on a d'abord chargé de grosses tentes. Nous ignorions à quel usage devait servir ces tentes. La nuit du 1^{er} octobre nous avons couché à Oued Athmenia et le lendemain nous avions quinze kilomètres à faire pour

nous rendre à Sidi-Khalifa. En cours de route, jugeant que les quinze kilomètres devaient bientôt être parcourus, nous avions beau nous crever les yeux, aucune maison ne se présentait à notre vue.

Enfin, arrivés à l'endroit où est le village aujourd'hui, le maréchal des logis a donné des ordres à ses hommes d'arrêter les prolonges et de les décharger. Nous étions alors dans une forêt de chardons plus épineux les uns que les autres, qu'il fallait débarrasser pour monter le village, c'est-à-dire les tentes, chacune sur son numéro du lot urbain attribué. C'était la misère qui commençait. Tous les colons étaient consternés. Pour faire la cuisine il n'y avait pas trace de bois. Il fallait faire le feu avec des chardons pleins d'épines du haut en bas et que l'on ne pouvait toucher sans se faire piquer. On était alors loin du bois à brûler d'Alsace! Nous étions presque toutes des familles nombreuses de six et même huit enfants. Comment loger tout ce monde sous une tente avec les bagages

En 1879 je me suis marié. Nous avions élevé une nombreuse famille. ^{neuf} Se ~~neuf~~ enfants, dont trois sont morts dans leur jeune âge, et trois sont morts à la grande guerre, et trois qui me restent encore. Voilà ce qui reste d'une nombreuse famille que j'ai élevée. Aujourd'hui je suis seul Européen qui habite encore Sidi Khalifa. Sont quelques fois je reste un mois entier sans parler un mot de français. mon âme est triste comme l'ombre d'un nuage. Ma vie se tire vers la fin. J'ai aujourd'hui 88 ans, et mes années n'ont jamais été que des années de luttres et de souffrances. Ma pauvre femme est décédée le neuf Février 1929 d'une maladie de coeur qu'elle avait contractée par la perte de ses trois enfants à la guerre.

et encore faire la cuisine, car les tiges de chardon une fois mouillées ne brûlaient plus. ?

Tout l'hiver, il pleuvait et neigeait. Le poids de la neige faisait tomber les tentes sur les occupants. La misère était grande. Il fallait faire quinze kilomètres, toujours à pied, pour aller à Oued Athmenia chercher le pain et les provisions sur le dos.

Mais là n'était pas la seule misère que nous avions à supporter. C'était l'eau. Comment une administration avait-elle pu créer un village de colonisation sans s'occuper de savoir si l'on pouvait s'alimenter en eau potable ? C'est cependant ce qui est arrivé pour Sidi-Khalifa. Pendant cinq ans nous n'avons pas eu d'autre eau que celle de la rivière. En hiver, cela passait encore, mais en été, dès le mois de juillet, il ne restait de l'eau que dans quelques grands trous non alimentés par des sources souterraines. Gens et troupeaux

s'alimentaient de cette eau stagnante, qui finissait par prendre la couleur verte et était remplie de tortues d'eau.

L'année 1874, on a joué une autre musique. En adjudication une conduite d'eau d'une longueur de cinq à six kilomètres a été creusée dans toute sa longueur et les tuyaux étaient couchés tout le long sur le bord de la conduite pour être mis en place. Or, quelle surprise ! Un matin, s'amènent deux charrettes pour chercher les tuyaux qui nous étaient destinés et les transporter à Zeraïa que l'on a créé à cette époque.

Enfin, en 1877, on nous a fait une conduite d'eau. La source n'est pas d'un grand débit, mais c'est de la bonne eau potable. Aussitôt, au village, les fièvres ont diminué, jusqu'à leur disparition presque totale au fil des années. Aujourd'hui, l'administration ne laisse pas les habitants sans eau potable. Souvent même, les fontaines coulent avant que ceux-ci y soient installés.

Néanmoins, il reste encore quelque chose à faire pour la création de villages. C'est le choix de l'emplacement du futur village qui n'est pas toujours réussi.

Nous avons défriché la terre à coups de pioche pour planter de la vigne dans des endroits inaccessibles à la charrue. Il fallait piocher cette vigne deux à trois fois par an. Nous étions au travail avant le lever du soleil et jusqu'à son coucher.

Une grande faute a été commise en Algérie, c'est d'avoir donné des concessions trop petites dans les villages. On s'en aperçoit aujourd'hui, mais il est trop tard. C'est toujours par les conseils des hommes, dont la compétence en matière de colonisation est nulle, que se font ces gaffes. Parcourez le département

de Constantine, vous rencontrerez des villages en ruines, encore habités par trois ou quatre colons, ou complètement abandonnés. En admettant qu'une famille, s'installant dans une de ces concessions, ait de quoi vivre les premières années, lorsque les enfants grandissent et se marient, que leur reste-t-il pour vivre? Les nouveaux ménages ne pouvant subsister, quittent avec regret le village pour se diriger vers la ville où ils sont presque toujours assurés de trouver du travail. C'est ainsi que les villages se vident.

La sécurité dans les premières années laissait beaucoup à désirer. Combien de fois, lorsque le matin un colon du village allait à son écurie pour sortir les bœufs pour aller au labour, l'écurie était vide, les bœufs étaient volés



Charles Brouty - Algérie - Février 1954

Le terrain était très dur à piocher

et lorsque, le matin, on allait charrier les gerbes de blé, celles-ci avaient disparu durant la nuit. Combien de nuits, avons-nous dû passer dehors le fusil à la main pour garder le grain et la vigne et, malgré cela, on se faisait voler. Il n'y avait pas une écurie dans tout le village qui n'avait eu la visite des perceurs de murs.

Le 26 juin 1881, mon père, était parti accompagner un camarade à la ferme Drouhor. Ils ont été attaqués, au retour, à coups de pierres et de couteaux, à 1800 mètres de Sidi Khalifa. Mon père, criblé de coups, s'est évanoui jusqu'au matin où la fraîcheur l'a ranimé. Il est rentré très lentement et a pu vivre encore quatre ans avec de grands soins. Mais son camarade est mort, brûlé vif par ces barbares. Il y avait de quoi se révolter.

En 1877, j'ai été appelé à faire mon service militaire au 4^e Zouaves à Alger. Toute la classe s'est rendue à Philippeville pour embarquer, car le chemin de fer pour Alger n'était pas encore commencé. Ce changement de climat et d'air m'a fait du bien. Les fièvres m'avaient quitté.

En 1879, je me suis marié. Nous

avons élevé une nombreuse famille : neuf enfants dont trois sont morts dans leur jeune âge et trois morts à la grande guerre. Trois me restent encore. Aujourd'hui, je suis le seul Européen habitant encore Sidi-Khalifa. Je reste parfois un mois entier sans parler un mot de français. Ma vie tire vers la fin. J'ai aujourd'hui 75 ans et mes années n'ont jamais été que des années de luttes et de souffrances. Mon âme est triste comme l'ombre d'un nuage. Ma pauvre femme est décédée le 9 février 1929 d'une maladie de cœur, contractée à la suite de la perte de ses enfants à la guerre. Lorsque, par hasard, vous passerez à Sidi Khalifa devant ma petite maison délabrée, levez votre chapeau et saluez bien bas car, de cerce petite maison, à la déclaration de la guerre, sont partis quatre héros, mais il n'en est revenu qu'un seul.

On m'a concédé une petite allocation pour la perte de mes enfants et souvent, on me la dispute encore, comme si j'étais un homme fortuné. Hélas, je suis destiné à souffrir moralement et physiquement jusqu'à la mort qui ne saurait tarder.

Sidi Khalifa, le 1^{er} octobre 1930

Sidi Khalifa - le 1^{er} Octobre 1930
